par son génie, sa fécondité, son imagination, sa profonde connaissance de l'antique histoire, des mœurs, de la religion, de la langue de son pays, peut être mis sans trop de désavantage en parallèle avec Homère, et qui, malgré quelques singularités particulières à une civilisation différente de la nôtre, choque le moins le goût, les habitudes, les idées d'un lecteur européen; né à Schadab, bourg dépendant de Thous, dans le Khorassan, ou bien à Rizan, autre bourg situé aux environs de la même ville, l'an de l'hégire 329 (940 de J.-C.), mort à Thous l'an 411 (1020-1021). Ces dates, quoique admissibles par approximation, n'offrent pourtant aucune certitude; on peut en dire autant des principaux traits de la biographie de ce personnage, demeurés tous sujets à controverse. Il n'est pas jusqu'à sa filiation sur laquelle les critiques n'hésitent à se prononcer. Le plus grand nombre lui donnent les noms d'Aboul-Cassem Mansour, fils d'Ahmed, fils de Fakhr-Eddin; d'autres, et parmi eux Doulet-Schah, le disent fils d'Hassan, fils d'Ishak-Scharf ou Schéref-Schah. Qu'importe! le glorieux surnom de *Ferdousi* (*Paradisiaque*), adopté par l'admiration des peuples, a rejeté dans l'oubli son propre nom, en éliminant même son premier surnom de Thousi, auquel se rattache l'origine de sa famille, composée d'agriculteurs établis depuis longtemps sur le territoire de Thous. Quant à celui de Ferdousi, le poëte le dut à cette circonstance, que son père, jardinier d'un riche propriétaire de la ville, y cultivait, dans le faubourg, un domaine, consistant en un canal et quatre jardins, auquel l'agrément du lieu avait fait donner la qualification de Paradis (en arabe *Ferdous*). L'usage n'était pas nouveau en Perse. Nous savons par Strabon, Plutarque et Xénophon, que le grand roi, les satrapes eux-mêmes, possédaient dans les provinces méridionales de l'empire de charmantes maisons de plaisance, entourées de parcs magnifiques, qu'on appelait paradis; et, de nos jours encore, en Orient, tout site pittoresque où la fraîcheur de l'ombre et de l'eau tempère les ardeurs du soleil, tout jardin bien arrosé et bien boisé porte ce nom.

Il paraît que Ferdousi, tout en aidant son père à cultiver le jardin du faubourg de Thous, n'avait point négligé son éducation. L'histoire légendaire des rois et des héros de l'Iran et du Touran sollicita de bonne heure sa patriotique curiosité; il apprit même le pehlvi, sans renoncer pourtant à se perfectionner dans la langue arabe qu'il parlait, dit-on, avec tant de pureté, et dont il lisait les poëtes avec tant de grâce et d'énergie, que les plus instruits ne se lassaient point de l'entendre. Ce fut enfin, ajoute-t-on, de son compatriote, le fameux poëte Asadi, qu'il apprit la prosodie et l'art des vers.

Amoureux de l'étude, et la tête pleine déjà du plan de son vaste poëme, ce fut cependant, comme il arrive presque toujours, un incident des plus futiles qui décida de sa vocation et de son existence. Nous entrons ici dans la version de Doulet-Schah, la plus simple et la plus vraisemblable, à notre sens, de toutes les biographies qu'on ait écrites sur Ferdousi. Nous ne la quitterons plus, la suivant pas à pas jusqu'à la fin, nous bornant à y intercaler certains faits, certains détails qu'il a omis, non par ignorance sans doute, mais parce que l'importance lui en a échappé, ou qu'il n'en a point jugé l'authenticité assez bien établie.

Dégoûté du séjour de Thous par quelques vexations du gouverneur de cette ville, Ferdousi résolut de demander justice au roi lui-même. Il se rendit donc à Gazna, où Mahmoud-Sobokteghin tenait sa cour; mais l'extrême modicité de ses ressources ne lui permettait pas d'attendre que la cause fût évoquée. Alors il se mit à composer des vers pour toute sorte de gens, ce qui l'aida du moins à subsister. Son plus grand désir était de se lier avec le poëte Ansari, vœu d'autant plus difficile à réaliser pour un solliciteur pauvre et inconnu, que celui-ci occupait un rang considérable à la cour de Mahmoud. Soit adresse, soit hasard, Ferdousi réussit enfin à pénétrer chez lui, un jour que le poëte puissant et renommé se trouvait en compagnie de ses deux disciples Asdjédi et Ferrakhi. « Qui êtes-vous? dit Ansari, un peu étonné à l'aspect de cet homme vêtu comme un paysan; il ne convient, mon ami, qu'à des poëtes de se mêler à la conversation et à la société des poëtes. — Je ne suis point tout à fait novice dans l'art des vers, répondit modestement Ferdousi. — Voyons, reprit Ansari; » et aussitôt il improvisa le premier vers d'un quatrain : « L'éclat de tes joues efface celui de la lune. — La rose, au milieu d'un parterre, continua Asdjédi, n'a rien de comparable à tes charmes. — Les cils de tes yeux, dit Ferrakhi, percent la cuirasse, et s'enfoncent dans le cœur. — Comme la lance victorieuse de Kiou dans la journée de Peschen! » répliqua Ferdousi, pour terminer le quatrain. Ceci était une allusion à l'antique histoire des preux et des rois de Perse. Toute l'assistance fut enchantée de l'à-propos, et Ansari s'écria : « Vous avez donc lu les *Annales* de nos anciens rois? — Oui : je les porte avec moi, » répondit Ferdousi. Mais Ansari voulut l'éprouver encore, en lui proposant, comme exercice, quelques mètres des plus ardus. Ce ne fut qu'après avoir acquis les preuves de son talent, qu'il s'excusa de la façon brusque avec laquelle il l'avait accueilli, et lui accorda dorénavant un libre accès auprès de sa personne.

Mahmoud-Sobokteghin, soldat heureux, prince éclairé, libéral, et jaloux de tous les genres d'illustration, souhaitait depuis longtemps qu'un des poëtes de la cour rédigeât en vers les chroniques et les légendes héroïques de la Perse, conservées très-probablement dans ces *Diphthères royaux*, où étaient consignés les événements de chaque règne, source de renseignements que compila le médecin grec Ctésias, d'après Diodore de Sicile, et que n'avaient détruits ni la conquête d'Alexandre et les rivalités de ses successeurs, ni le fanatisme et l'intolérance des Arabes musulmans. Désigné d'abord pour ce travail, Ansari, qui ne se sentait peut-être pas la vigueur et la persévérance nécessaires à une tâche d'aussi longue haleine, lui parla de Ferdousi avec tant d'éloges, que Mahmoud fut curieux de le connaître. « Dites-lui qu'il fasse quelques vers en mon honneur, et nous verrons. » Amené en présence du roi, Ferdousi récita sur-le-champ ce distique : « Le premier mot que prononce l'enfant dans son berceau, lorsqu'il a les lèvres mouillées encore du lait de sa mère, c'est le nom de Mahmoud. » La louange, dans sa concision, avait un de ces tours délicats qui en relèvent l'originalité. Elle plut à Mahmoud. Il était sensible à la gloire : il n'hésita plus, et, après avoir ordonné qu'on remît au poëte un exemplaire du *Siyar-al-Molouk* (*Biographie des rois*), par Ibn-al-Mokaffa, il lui assigna un magnifique appartement dans son propre palais, chargea ses vizirs de pourvoir à son entretien, et lui promit, en outre, quand l'ouvrage serait terminé, une pièce d'or par chaque distique.

Ferdousi séjourna pendant quatre ans à Gazna, absorbé entièrement par la composition des premières parties de son vaste travail, le *Schah-Naméh* (*Livre royal* ou *Livre des rois*), trésor d'érudition et de poésie qui devait transmettre son nom à la postérité. Avec la permission expresse de Mahmoud, il revint ensuite à Thous, où il passa quatre autres années sans interrompre sa tâche; puis, étant retourné à Gazna, il présenta au monarque quatre parties du poëme complétement achevées. Le roi s'en montra très-satisfait, et, pour encourager le poëte, dont l'ardeur, du reste, ne s'était nullement refroidie, lui fit remettre de temps en temps quelques témoignages de l'excellent souvenir qu'il gardait de ses talents. Ferdousi ne s'accordait un moment de relâche que pour adresser de petites pièces de vers au vizir Khodja-Ahmed-ben-Hassan-Meïmendi, chargé par Mahmoud de fournir à ses besoins. Ce Meïmendi était le protecteur des gens de lettres à la cour de Gazna; d'Herbelot prétend même qu'il y avait introduit Ferdousi. Malheureusement, le poëte, trop confiant dans sa faveur, eut le tort de négliger les bonnes grâces d'un autre vizir plus influent encore : il se nommait Ayyar, et était le conseiller le plus intime du roi. Piqué de cet oubli inconsidéré, comme d'une offense très-vive, Ayyar ne tarda point à s'en venger. Il attaqua Ferdousi auprès de Mahmoud par de perfides insinuations, avant de porter contre la pureté de sa foi l'accusation la plus redoutable. Le roi, peu à peu, se laissa persuader que le *Schah-Naméh*, n'étant que l'histoire des monarques infidèles qui avaient précédé l'islamisme, le récit de leurs exploits ne devait pas être approuvé de Dieu; qu'il y était beaucoup trop question des mages et du magisme, cette abominable idolâtrie maudite du Prophète. Bref, quand il eut ajouté que Ferdousi, bien loin de reconnaître Aboubèkre et Othman comme califes légitimes, n'était au fond qu'un *schiite*, un *rafédithe*, un *carmathe*, un partisan secret de ces sectaires, pillards de la sainte Caaba, et dont les brigandages avaient fait cesser le pèlerinage de la Mecque, la fureur de Mahmoud, ardent *sunnite*, monta jusqu'au paroxysme le plus violent de l'indignation et de la rage. Il manda soudain le poëte, qu'il accabla des apostrophes les plus injurieuses, des plus amers reproches. « Tu m'as trompé, s'écria-t-il; je sais que tu es carmathe dans le cœur! mais tu périras, écrasé par les pieds de mes éléphants, afin que ton châtiment serve d'exemple à tous les carmathes! » Ferdousi eut beau protester que ses ennemis le calomniaient, qu'il était sunnite et orthodoxe. — Non! non! reprit le roi; tu es de Thous; c'est à Thous que sont nés les prosélytes les plus dangereux de cette doctrine impie. Je consens toutefois à te pardonner si tu abjures tes erreurs. »

Mahmoud, cependant, ne fut jamais bien désabusé des fatales préventions qu'il avait conçues contre Ferdousi. Sans le chasser publiquement du palais, il ne daigna plus recommander qu'on pourvût à ses besoins. Cet abandon, ce mépris réduisit le poëte à un tel état d'isolement et de gêne, que les rares amis ou admirateurs qui lui restaient encore furent obligés de venir plus d'une fois à son secours. L'histoire littéraire a enregistré avec reconnaissance, parmi les noms de ses bienfaiteurs, ceux d'Ali le Dilémète, de Hassan-ben-Khathib et de Roustem, fils de Fakhr-ed-Daoulet, prince de Dilem. Vers l'an 400 de l'hégire (1010 de J.-C.), après plus de trente années d'un labeur consécutif, Ferdousi, malgré les menaces de mort toujours suspendues sur sa tête, malgré les dégoûts et les privations qu'il avait endurées, sans perdre, à travers tant de tribulations, une étincelle de son génie, ayant conduit le *Schah-Naméh* jusqu'à l'invasion arabe, en présenta lui-même un élégant exemplaire à Mahmoud, dont il espérait désarmer ainsi la colère, et obtenir peut-être une récompense proportionnée à l'étendue et au mérite du poëme; mais, pour prix de tant de veilles, le roi se contenta d'ordonner froidement qu'on lui comptât 60,000 drachmes d'argent, d'autres disent seulement 30,000; 30 ou 15,000 fr., au plus, de notre monnaie. Le *Schah-Naméh* a soixante mille *beïts* ou distiques, c'est-à-dire cent vingt mille vers; c'était donc, par vers, une demi-drachme d'argent. Qu'on juge du désappointement et de la douleur du poëte, lui qui, dans sa juste fierté, visait à la dignité d'émir! Il prit les 60,000 drachmes, et, pour mieux prouver le peu de cas qu'il en faisait, étant allé au bain, il en donna 20,000 au baigneur, but quelques verres de *fakka*, espèce de bière composée d'eau, d'orge et de raisins secs, qu'il paya de la même somme, et distribua le surplus en aumônes. Puis, s'étant caché dans Gazna, il sut si bien se dérober aux recherches de Mahmoud, irrité de l'emploi dédaigneux de ses largesses, qu'il parvint jusqu'à ressaisir l'exemplaire royal de son poëme, et le rendit au bibliothécaire du palais, après y avoir inséré une mordante satire contre le sultan. Voici comment William Jones, moins bref que Doulet-Schah, raconte cette anecdote dans son *Traité de la poésie orientale*.

« Cet illustre infortuné qui, absorbé par son œuvre, avait totalement négligé le soin de sa fortune, essaya de rappeler à Mahmoud ses promesses, en plaçant adroitement quelques petites épigrammes sous ses yeux; mais, voyant tous ses efforts inutiles, et, décidé à s'éloigner de Gazna, il remit la nuit même, veille de son départ, au vizir qui l'avait desservi un papier cacheté, en l'assurant que c'était une fable destinée à l'amusement du prince, et le priant de ne la lui communiquer que lorsqu'une légère distraction pourrait le soulager du poids des affaires. L'occasion se présenta deux ou trois jours après. Mahmoud décacheta le papier, mais n'y trouva qu'une terrible invective. « Quelles vertus « doit-on attendre de Mahmoud, cœur fermé » à la libéralité?... Le fils de l'esclave, paré » du diadème, découvre la bassesse de son » origine... Prenez un hibou dans la forêt; » transportez-le dans les charmants bosquets » de votre jardin : qu'il y perche, durant la » nuit, sur les rosiers, et se récrée parmi les » jacinthes; dès que l'aurore déploiera ses » rayonnantes ailes, l'oiseau lugubre étendra » les siennes pour regagner son nid... Traversez l'atelier d'un forgeron : la vapeur du » charbon souillera votre manteau... N'attendez aucune libéralité d'une âme vile : » le visage d'un Ethiopien peut-il devenir » blanc? etc. »

Transporté de fureur à cette lecture, Mahmoud dépêcha des émissaires sur la route, afin de s'emparer du fugitif. Mais déjà Ferdousi avait pu atteindre Hérat. Il y demeura quelque temps, dans la maison du marchand de livres Aboulmaâli; puis, craignant de le compromettre, car les gens du roi publièrent dans chaque ville le sujet de leur commission, il revint encore une fois à Thous, au sein de sa famille. Bientôt il ne s'y crut pas davantage en sûreté, et se réfugia avec des peines infinies à Rostamdar, dans le Giorgion, où commandait le lieutenant même de la province, au nom de son petit cousin Minotchehr, fils de l'illustre Schamsalmaala-Kabas. Le gouverneur de Rostamdar promit de le réconcilier avec Mahmoud, s'il consentait à supprimer, dans l'exemplaire royal du *Schah-Naméh*, ses vers injurieux contre le sultan. La récompense de cette rétractation indirecte devait être un cadeau de 160 *mithcals* d'or, c'est-à-dire 3 marcs 6 onces dans la plus forte évaluation du *mithcal*, suivant Sylvestre de Sacy. Le poëte proscrit n'eut garde de refuser : c'eût été désobliger son protecteur. Sa liberté, sa vie n'en restaient pas moins à la merci de Mahmoud. Aussi ne tarda-t-il point à partir de Rostamdar, pour demander asile au calife abasside Cader-Billah. Doulet-Schah ne mentionne point le séjour de Ferdousi à Bagdad, mais le fait est avéré. L'histoire nous a même conservé, à ce sujet, une réponse ingénieuse du calife au sultan Mahmoud, implacable dans ses rancunes, qui l'avait menacé d'une déclaration de guerre, s'il ne lui renvoyait pas en toute hâte le coupable. Cader-Biliah, peu en état de lui résister, ne lui répliqua que par cette laconique citation de la cent cinquième sourate du Coran : « Ne savez-vous pas comment Dieu a traité les maîtres de l'éléphant? » C'était inviter délicatement à plus de modération le monarque gaznévède, dont l'armée, depuis son expédition aux Indes, comptait de nombreuses troupes d'éléphants, en lui rappelant la défaite miraculeuse de ce roi d'Ethiopie qui, l'an 832 de l'ère d'Alexandre, avait envahi la Mecque à la tête d'un rassemblement formidable de soldats, accompagnés d'une multitude de ces animaux. Ferdousi pouvait avoir alors de quatre-vingts à quatre-vingt-un ans. La vieillesse, la misère, le chagrin n'avaient nullement glacé sa verve; et, sur les instances du calife, il travaillait à un nouveau poëme consacré aux héros et aux saints de l'islam; car la pruderie des dévots lui reprochait toujours de n'avoir chanté, dans le *Schah-Naméh*, que des prêtres et des princes infidèles. La malignité, l'envie, le fanatisme, la haine, la sottise se ressemblent partout. Quand le génie d'un homme est si manifeste, qu'il serait ridicule et honteux de le nier, on se rejette hypocritement sur l'usage qu'il en fait. Ferdousi jugea prudent de ne pas trop se fier à la magnanimité de Cader-Biliah; il prit congé du calife et se retira à Thous, où il mourut dans l'obscurité, quelques mois plus tard, en 411 de l'hégire, à moins que, suivant une autre version, il ne faille reculer la date de sa mort jusqu'en 416 (1026 de J.-C.). On lui éleva un tombeau dans la ville, près d'un lieu nommé *Mézar-Abbassia*. Ce coin de terre était encore un but de fréquents pèlerinages, à l'époque où écrivait Doulet-Schah (IXe siècle de l'hégire). Le même auteur ajoute que le scheik Aboul-Cassem-Korkani, sous prétexte que le poëte avait célébré les louanges des mages, refusa de réciter pour lui les prières accoutumées; mais que, la nuit suivante, l'ayant vu en songe, élevé à un grand degré de gloire dans le paradis : « Comment as-tu mérité un rang si distingué? lui demanda-t-il. — A cause de ce vers où j'ai défini la grandeur et l'unité de Dieu, répondit Ferdousi : « Tu es ce qu'il y a de plus grand et » de plus petit dans le monde; je ne sais pas » au juste ce que tu es, mais tu es tout ce que » tu es! » Un philosophe ne dirait pas mieux.

Quelques biographes accusent le vizir Meïmendi d'avoir imputé au poëte une préférence pour la doctrine des schiites, et ils prétendent que Mahmoud, ayant reconnu son erreur, le fit périr; le renseignement porte à faux : on ne doit évidemment l'appliquer qu'au vizir Ayyar, puisqu'on retrouve Meïmendi ministre sous le règne de Massoud, fils de Mahmoud-Sobokteghin. Ce fut, au contraire, Meïmendi qui, par un moyen détourné, ramena le sultan à de meilleurs sentiments envers le proscrit. Dans le cours d'une de ses expéditions aux Indes (411 ou 416), Mahmoud, adressant une lettre au roi de Dehli, interpella le vizir et lui dit : « Si cet Indien n'obéit pas à mes ordres, quel parti sera-t-il bon de prendre? — Si la réponse, répartit Meïmendi « n'est pas » conforme à mes désirs, garde-toi, Afrasiab, » de remuer ta massue et d'entrer dans la » lice! » C'était un vers du *Schah-Naméh*; l'à-propos, suivant la superstition orientale, pouvait passer pour une inspiration du ciel. Le sultan se souvint ainsi de son injustice; et Meïmendi, profitant de l'occasion, lui apprit que le poëte, vieux et infirme, vivait à Thous dans la pauvreté et dans l'oubli. Mahmoud commanda sur-le-champ qu'on chargeât douze chameaux d'indigo, et qu'on les dirigeât sur Thous, pour les donner à Ferdousi; mais lorsque les douze chameaux furent arrivés à la porte de la ville, qui s'ouvre du côté de la rivière, le corps du vieillard, qu'on allait mettre en terre, sortait par cette même porte. Le présent royal fut offert à la fille du poëte : elle le refusa. « Qu'ai-je à faire des présents des rois? » s'écria-t-elle. Noble fierté! Nous la préférons à la condescendance, même pieuse, de sa sœur, qui accepta, dit-on, pour reconstruire en pierre la digue du canal au bord duquel son frère, encore enfant, aimait à s'asseoir dans le jardin de leur père. Cette digue, formée de fascines, était souvent entraînée par les grandes eaux; le pauvre fils du jardinier s'en attristait et ne désirait la fortune que pour leur opposer un obstacle plus solide et plus durable. Son vœu ne fut exaucé qu'après sa mort.

Le *Schah-Naméh* n'est point le seul ouvrage de Ferdousi; dans sa jeunesse, il en avait publié plusieurs autres sous son nom propre de Schéref-Schah; on lui doit, en outre, un divan intitulé : *Khamsa* (*Cinq*), dénomination générique de certains recueils de poésie. Doulet-Schah ne parle de ses productions que sur le ton de l'enthousiasme. « Personne, affirme-t-il, n'a jamais surpassé les récits et les descriptions de Ferdousi; l'éloquence et l'art des vers, comme l'a dit un poëte, rampaient à terre : il les prit par la main et les replaça sur le trône. » Et en tête de sa biographie, à la suite des deux surnoms du poëte, il écrit : le *Sahban de la Perse*, nom d'un Arabe de la tribu de Wayel, célèbre par son éloquence (Eichhorn, *Monumenta antiquiss. hist. Arab.* (Gotha, 1775, in-8°). Les compatriotes de Ferdousi, dans leur reconnaissance, lui avaient conféré déjà la qualification de *Dantschmend-Agem*, le Savant de Perse.

Le *Schah-Naméh*, malheureusement inachevé par Ferdousi, devait renfermer soixante mille distiques; quelques manuscrits n'en renferment pourtant que quarante mille; les plus complets n'en contiennent que de six à seize mille de plus. Taki-Eddin-Kaschi pense que les quatre mille derniers distiques, où est racontée l'invasion arabe, appartiennent au poëte Asudi, l'ami et le professeur de Ferdousi; celui-ci, de retour à Thous, et sentant sa mort prochaine, le pria de les composer, bien qu'Asudi fût de beaucoup plus âgé que lui. On trouve enfin dans les manuscrits de nombreux fragments étrangers à l'original; et Ferdousi lui-même, empruntant plusieurs milliers de vers au poëte Dasiki, les a textuellement intercalés dans son œuvre. Rien de plus grandiose, d'ailleurs, de plus émouvant et de plus varié que les scènes décrites dans cet immense poëme. Tous les caractères ont les proportions de l'épopée : *Roustem* et *Isfendiar*, le courage uni à la prudence et à la justice; *Barzou*, la valeur téméraire; *Siawech*, chaste comme Hippolyte; *Sohrab*, moissonné dans sa fleur; *Iredjnéh*, pure victime qui ne recule point devant la mort, préférable à une guerre impie; *Féridoun*, *Minoutchéher*, *Kaï-Khosrou*, types des bons rois; *Afrasiab*, l'ambitieux qui intéresse par l'audace et la force du caractère, malgré sa scélératesse et ses crimes. Les figures de femmes, *Roudabah*, mère de *Roustem*, *Schiri*, *Féranguis*, *Soudavah*, une Phèdre persane, offrent aussi, et tour à tour, la touche la plus vigoureuse ou la plus délicate. Le poëme, qui va du règne de Kaïumarath ou Kaïomorz, à la conquête musulmane, embrasse une période de trois mille six cents ans. L'auteur suit, dans sa narration, l'ordre chronologique, et la divise en épisodes souvent indépendants et qui constituent un tout complet. Il ouvre chacun de ces épisodes par un préambule, où il expose les sources dans lesquelles il a puisé, et les clôt par un épilogue destiné à faire ressortir la morale des événements. Ce manque d'unité nuit nécessairement à l'intérêt du poëme, dont le sujet principal est la guerre de l'Iran et du Touran (Perse ou Turkestan, ou pays au delà de l'Oxus); tous les incidents s'y rattachent, tant qu'elle dure; mais, avant ou après la guerre, ils n'ont pas encore ou n'ont bientôt plus de liaison entre eux, ce qui affaiblit l'intérêt. Aussi les Persans ne lisent-ils que fort rarement l'ouvrage en entier. Ils se servent d'extraits ou d'abrégés, et récitent les différents épisodes qui plaisent le mieux aux auditeurs, comme les rapsodes faisaient jadis pour les poëmes d'Homère.

M. Mohl a commencé une traduction française de ce poëme (1838-1846), avec des notes savantes et des commentaires. Voici le jugement que Sainte-Beuve a porté sur le poëte, dans une de ses *Causeries du lundi* : « Ce Firdousi ou Ferdousi, ce grand poëte qui, à première vue, nous étonne, et dont nous ne savons pas même très-bien prononcer le nom, est populaire dans sa patrie. Si jamais vous allez en Perse, dans ce pays de vieille civilisation, qui a subi bien des conquêtes, bien des révolutions religieuses, mais qui n'a pas eu, à proprement parler, de moyen âge, et dans lequel certaines traditions se sont toujours conservées, prenez un homme d'une classe quelconque, et dites-lui quelques vers de Ferdousi; il y a chance, m'assure-t-on, pour qu'il vous récite de lui-même les vers suivants; car les musiciens et chanteurs vont en redisant à plein chant des épisodes entiers dans les réunions, dans les festins... On a vu, de nos jours, des troupes persanes marcher au combat contre des Turcomans en chantant des tirades de son épopée. On trouverait peu de poëtes, dans notre Occident, qui jouissent d'une pareille fortune. »

FÈRE (LA), ville de France (Aisne), ch.-l. de cant., arrondissement et à 25 kilom. N.-O. de Laon; pop. aggl., 3,346 hab. — pop. tot., 4,984 hab. Place de guerre; école d'artillerie de deuxième classe; arsenal important. Savonneries, scieries, martinets, moulins à blé; produits chimiques. Commerce de grains, vins, laines, bestiaux, houille. La Fère, agréablement située sur l'Oise, un peu au-dessous du confluent de la Serre, était, dès le Xe siècle, une place forte qui fut prise par Thibaut, comte de Blois, en 958; par le prince de Condé, en 1519; par les ligueurs, en 1589, et par Henri IV, en 1595. Après le désastre de Waterloo, les habitants de La Fère opposèrent aux Prussiens une résistance si opiniâtre, que ceux-ci furent obligés de lever le siége de la ville. L'église de La Fère, en partie du XVe siècle, renferme le tombeau de Jeanne de Luxembourg. Vaste polygone; restes considérables d'un château du XIIIe siècle enclos dans les bâtiments de l'école d'artillerie.

FÈRE-CHAMPENOISE (LA), bourg de France (Marne), ch.-l. de cant., arrond. et à 37 kilom. S. d'Epernay, dans la Vaure; 2,042 hab. Manufacture de toiles pour tuyaux à incendie. Récolte et commerce de vins.

Les environs de ce bourg sont devenus célèbres par un douloureux épisode de la campagne de 1814. Les maréchaux Marmont et Mortier, qui cherchaient à rejoindre Napoléon, furent attaqués, séparés et contraints de reculer; mais l'ennemi tourna surtout ses attaques meurtrières contre une division de cinq mille hommes, composée de conscrits et de gardes nationaux. Ces braves, entourés d'une masse de 20,000 chevaux, criblés de mitraille, répondirent d'abord par un feu terrible, mais finirent par succomber sous le nombre toujours croissant des assaillants. « Cette cruelle journée de la Fère-Champenoise, que les coalisés ont décorée du nom de bataille, ne fut, dit M. Thiers, que la rencontre fortuite de 200,000 hommes avec quelques corps égarés, qui se battirent dans la proportion d'un contre dix. »

FÈRE-EN-TARDENOIS (LA), bourg de France (Aisne), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N.-E. de Château-Thierry, dans une large vallée; pop. aggl., 2,377 hab. — pop. tot., 2,393 hab. Fabrique de bas et de chaussures de laine, sabots, huile. Commerce de grains, vins, chanvre, laine, bois, chevaux. Ce bourg, ancienne place forte, conserve les restes d'un château flanqué de huit tours et précédé d'une belle galerie que supportent cinq arches de 20 mètres de hauteur.

FERÉ (Charles-Octave), littérateur français, né à Tours en 1815. Il débuta, vers 1834, par des articles insérés dans les journaux de Rouen, où il était maître d'étude, puis devint successivement directeur du *Phare de Rouen* et du *Messager de Rouen*. Ce dernier journal, qu'il avait fondé, ayant cessé de paraître en 1852, M. Féré vint se fixer à Paris. Depuis cette époque, ce fécond écrivain a collaboré à plusieurs publications littéraires illustrées, particulièrement au *Voleur*, qu'il a dirigé, et il a publié de nombreux romans écrits d'une plume facile, sinon brillante. Nous citerons entre autres : les *Chevaliers errants* (1856, in-4°), en collaboration avec Saint-Yves; la *Chanteuse de marbre* (1857, in-8°), avec le même; la *Vipère noire* (1858, in-18); les *Mystères du Louvre* (1859, 6 vol. in-8°); la *Cour des Miracles sous Charles VI* (1860, in-4°); les *Invisibles* (1861, in-4°); la *Rose d'Ivry* (1862, 2 vol.); les *Quatre femmes d'un pacha* (1864, 5 vol. in-8°); les *Buveurs d'absinthe* (1865, in-18); les *Agneaux et les loups* (1865, in-18), en collaboration avec J. Cauvain; le *Livre des Fiancés* (1866, in-12); les *Amours du comte Bonneval* (1866, in-12), avec Saint-Yves; le *Pacte du docteur* (1867, in-12); *Fualdès* (1857, in-12); les *Régions inconnues* (1869, in-8°), etc.

FÉREDJÉ s. m. (fé-rè-djé). Sorte de manteau dont s'enveloppent les Turcs, hommes et femmes : *Au pied de cette fontaine s'abritent des essaims de femmes en* FÉREDJÉS *blancs, roses, verts ou lilas.* (Th. Gaut.)

FEREDSCHIK ou **FERET**, ville de la Turquie d'Europe, à 70 kilom. N.-O. de Gallipoli et à 92 kilom. S.-O. d'Andrinople, sur la rive droite et près de l'embouchure de la Maritza; 3,000 hab. Petit port de commerce; sources thermales très-fréquentées. Les Turcs la prirent en 1353.

FÉREIRIE s. f. (fé-rè-rî — de *Féreira*, n. pr.) Bot. Syn. d'HILLIE.

FEREKHABAD, en anglais *Furrukhabad*, ville de l'Indoustan anglais, présidence du Bengale, ch.-l. du district de son nom, à 158 kilom. E. d'Agra, près de la rive droite du Gange; 70,000 hab. Place forte, siége d'un tribunal civil, résidence d'un collecteur d'impôts. Hôtel des monnaies. Manufactures de soie et de coton. La ville, entourée d'un mur, est percée de rues larges et généralement plantées d'arbres; mais la plupart des maisons, à l'exception de celles qui bordent les grandes places, sont bâties avec de la terre.

FÉRENTAIRE s. m. (fé-ran-tè-re — lat. *ferentarius*, même sens). Antiq. rom. Soldat armé d'une fronde ou à la légère. ‖ Sorte de valet qui portait des armes à la suite de l'armée, pour en fournir à ceux qui venaient à perdre les leurs dans le combat.

FERENTINO, ville des Etats de l'Eglise, délégation et à 11 kilom. N.-O. de Frosinone, sur une montagne du haut de laquelle on découvre une belle vue; 7,900 hab. Evêché érigé en 487. Cette ville fut dans l'antiquité le centre de la confédération des villes du Latium. Murs pélasgiques.

FERENTUM, ville de l'Italie ancienne, dans l'Apulie, au S. de Venusia. Elle fut prise par les Romains l'an 319 av. J.-C. et colonisée en 118. C'est aujourd'hui la ville de Forenza, dans la Basilicate.

FÉRÉOL (Louis **Second**, connu au théâtre sous le nom de), chanteur et auteur dramatique français, né en 1795. Sa famille ne le destinait pas à l'état de comédien; mais on ne saurait triompher de cette influence secrète qui s'appelle la vocation, et les parents du jeune homme eurent le bon esprit de renoncer à leurs projets et de laisser toute liberté à Féréol. Après plusieurs essais peu significatifs pour l'avenir, il débuta à l'Opéra-Comique, le 9 juin 1818, par les rôles de Thomas du *Secret*, et d'Ali dans *Zémire et Azor*. Le nouveau venu avait un masque singulièrement expressif pour les rôles comiques, de la verve, de l'intelligence et une voix suffisante pour l'emploi qu'il voulait tenir. Le public comprit, de prime abord, qu'il avait affaire à un homme intelligent et capable, et ne lui marchanda pas les bravos. Féréol fut reçu d'emblée, et ne tarda pas à prouver qu'on avait eu raison d'agir ainsi. Il devint, en peu de temps, capable d'assurer au besoin le succès d'un ouvrage. Nul ne disait avec plus d'esprit. Il savait donner de la valeur aux moindres détails. Loin de s'enorgueillir de sa position, il travaillait sans cesse, afin de corriger des défauts dont le public bienveillant n'avait pas l'air de s'apercevoir. Il était rare que son entrée en scène ne fît pas sensation; l'auteur disparaissait; il ne restait que le personnage indiqué par la pièce. Féréol, dont l'esprit était cultivé, a composé les ouvrages suivants : le *Mort fiancé*, opéra-comique en un acte, avec Vial et d'Houdetot, musique de Prosper de Ginestet (Opéra-Comique, 16 janvier 1833), et *Cinq ans d'entr'acte*, opéra-comique en deux actes, musique de Leborne (Opéra-Comique, 15 juin 1833). Féréol s'est retiré du théâtre en 1836. Voici la liste de ses principales créations : Balachou, du *Paradis de Mahomet*; Flandrinos, du *Muletier* d'Hérold; le cocher, dans le *Pensionnat de jeunes demoiselles* (les *Visitandines*, revues et *sanctifiées* à l'intention des dévots); Dickson, de la *Dame blanche*; Arpayd, de *Fiorella* d'Auber; Matteo, de *Masaniello*; Richardet, de la *Violette*; Carill, des *Deux nuits*; lord Kokbourg, de *Fra Diavolo*; Daniel, de *Zampa*; Cantarelli, du *Pré aux clercs*; Tsing-Tsing, du *Cheval de bronze*, etc. M. Fétis n'accorde pas une ligne à cet artiste de mérite.

FERER (Jacques), navigateur français du XIVe siècle, découvrit le cap Bajador en 1346.

FÉRÈS s. m. (fé-rèss). Mamm. Espèce de dauphin, qu'on trouve dans la Méditerranée.

— **Encycl.** Le *férès* est une espèce de dauphin, que l'on regarde comme l'*orca* des anciens. Il atteint jusqu'à cinq mètres de longueur; sa tête est carrée, renflée au sommet, s'amincissant pour former le museau, qui est court et arrondi, assez semblable à un mufle de veau; ses mâchoires, égales, portent, de chaque côté, vingt dents inégales, ovoïdes, bilobées et arrondies au sommet. Les autres caractères sont : un évent sur le museau et un sur le dos; des nageoires latérales ovales; celle de la queue horizontale. La couleur de ce cétacé est noirâtre sur tout le corps. Le *férès* habite la Méditerranée, où il voyage par troupes nombreuses. Lorsqu'il est blessé, il fait entendre un mugissement très-fort. La pêche de ce cétacé a peu d'importance, et si on le prend, ce n'est guère qu'accidentellement. Sa chair n'est bonne qu'à faire de l'huile.

FÉRET s. m. (fé-rè—rad. *fer*). Techn. Verge de fer non percée, dont se servent les verriers pour lever de la matière, et ajouter des ornements à certains objets qu'ils sont en train de fabriquer. ‖ On dit aussi FERRET.

— Minér. Nom vulgaire de l'hématite rouge.

FERET, ville de la Turquie d'Europe. V. FEREDSCHIK.

FÉRET (Denys), littérateur français, né à Moret, près de Fontainebleau, en 1573, mort vers 1630. Il exerça la profession d'avocat, mais s'occupa surtout de littérature, et publia des écrits où l'on trouve plus de facilité que de talent. On a de lui un recueil, devenu rare, qui a pour titre : les *Prémices, dites le vrai françois, ou poëmes, advis et mémoires pour le bien du saint-père, du clergé*, etc. (1614, in-8°).

FÉRÈTE s. f. (fé-rè-te — dimin. de *fer*). Armurer. Nom donné par quelques auteurs à l'épée des Francs, parce que, dit-on, elle était de fer non trempé.

FÉRÉTRIEN adj. (fé-ré-tri-ain — lat. *feretrius*; de *ferire*, frapper). Mythol. lat. Qui frappe; surnom de Jupiter à qui l'on consacrait les dépouilles opimes.

— Rem. Le mot latin *feretrius* a beaucoup amusé nos pères, et, à ce titre, il doit trouver ici une petite place. Sous la Restauration, un inspecteur général des études, dont les idées libérales égalaient au moins les connaissances historiques, s'imagina un jour que *Feretrius* était un des sept rois de Rome, et raconta tout au long, en public, l'histoire de ce monarque. On en rit longtemps, et, comme les journaux de l'époque sont tous remplis des traits malins qui furent alors décochés contre le savant inspecteur, il était bon que nos lecteurs eussent le mot de ces piquantes allusions.

FERETRUM s. m. (fé-ré-tromm — mot lat. formé de *ferre*, porter). Antiq. rom. Lit sur lequel on portait les morts. ‖ Sorte de civière sur laquelle on portait les images des morts dans les funérailles, et les dépouilles dans les triomphes.

FERFAY, village et comm. de France (Pas-de-Calais), cant. de Norrent-Fontes, arrond. et à 18 kilom. de Béthune; 360 hab. Beau château moderne avec parc. Mines de houille produisant plus de 550,000 hectolitres de charbon par an.

FERG (François-de-Paula), peintre allemand, né à Vienne en 1689, mort à Londres en 1740. Il avait à peine achevé ses études littéraires, quand son père, Pancrace Ferg, peintre très-médiocre, le confia à un de ses amis, Baschneber, barbouilleur s'il en fut, et dont les absurdes conseils faillirent compromettre à jamais l'avenir du jeune élève. Après avoir perdu quatre années dans cet atelier bizarre, il rentra près de son père, qui tourna ses études vers la peinture d'histoire. Mais, admirateur de Callot et de Sébastien Leclerc, passionné pour l'eau-forte, Ferg n'avait nul goût pour ce genre sérieux; il finit par entrer chez Hanz Graf, un maître dont les scènes familières et les excellentes leçons développèrent toutes les facultés artistiques de Ferg. De là, il alla passer trois ans chez Joseph Orient, célèbre paysagiste allemand. Il peignit des figures dans les tableaux de son maître pendant que celui-ci lui apprenait, en retour, à choisir les fonds heureux qui encadrent ses figures spirituelles. A trente et un ans, Ferg entreprit un long voyage dans toute l'Allemagne. C'est à Leipzig qu'il fit la connaissance d'Alexandre Thiele, célèbre paysagiste, qui reproduisit, pour la cour de Dresde, les plus beaux sites de la Saxe. François suivit son nouvel ami, et vécut longtemps avec lui. Aussi trouve-t-on de nombreuses toiles de Thiele où Ferg a exécuté des animaux pleins de vie, des figures excellentes. Après avoir ainsi passé quelques années, il partit pour l'Angleterre, et fit, à Londres, un mariage malheureux. Sa vie devint alors triste et pénible. Ses tableaux n'eurent plus les succès brillants qui l'avaient rendu célèbre, qui l'avaient enrichi. De cupides marchands vinrent remplacer les amateurs généreux. Il tomba dans un profond découragement qui lui rendit tout travail impossible, et la misère vint, âpre, hideuse, terminer une douloureuse existence. « On raconte, dit M. Charles Blanc, qu'il fut trouvé mort, un matin, assis devant la porte de la maison qu'il habitait, y étant apparemment retourné la veille, si faible et si exténué, qu'il n'avait pas eu la force de frapper ou de crier assez haut pour se faire entendre... »

Hagedorn, dans sa *Lettre à un amateur de la peinture*, définit avec un rare bonheur le talent de Ferg : « Vous n'ignorez pas, monsieur, dit-il, les talents de ce fameux peintre pour représenter des figures en petit, des guinguettes flamandes ou une multitude de monde occupée à regarder un charlatan monté sur son théâtre. Tantôt le peintre vous représentait, comme vous l'aurez remarqué dans des morceaux de ce cabinet, quelque architecture en ruine, le marbre blanc et ses crevasses exprimées avec une finesse extrême; tantôt une pyramide et quelque mur qui l'environne, avec une porte percée en arcade; ici une fontaine entourée de muletiers qui y mènent leurs mulets et leurs chevaux à l'abreuvoir, l'un rétif ou ruant, l'autre avançant avec une villageoise montée dessus, qui serre son enfant entre les bras, et s'entretient familièrement avec ses compagnons de voyage... » Ce même écrivain, qui avait sérieusement étudié l'œuvre de Ferg, lui reproche avec raison de dessiner ses animaux moins bien que ses figures. Mais il termine en ajoutant que celui qui aurait, dans les grandes proportions, autant de qualités que Ferg en a montré dans les petites, serait au premier rang parmi les peintres d'histoire.

Ferg a laissé huit eaux-fortes, paysages avec ruines, fontaines et figures, qui sont d'un grand mérite. Ses peintures, rares et précieuses, sont en partie dans les galeries particulières. Les musées publics n'en possèdent pas. Seule, la galerie de Vienne en a deux; ce sont des *Foires de village*. Mais Carl Conti et Vivarès ont gravé avec talent ses meilleures œuvres, entre autres : les *Amusements des Hollandais en été et en hiver*, des *Foires* et des *Conversations en plein air*.

FERGET (Pierre), traducteur français. V. FARGET.

FERGOLA (Nicolas), géomètre italien, né à Naples en 1753, mort en 1824. Il professa les mathématiques à Naples, où l'Académie des sciences le reçut au nombre de ses membres. On a de lui plusieurs mémoires et autres écrits : *Prelezioni sui principii mathematici della filosofia naturale del Newton* (1792); l'*Arte euristica* (1811); *Trattato delle sezioni coniche* (1817), etc.

FERGUS Ier, roi d'Ecosse, mort en 356 ou 357 de notre ère. Il était fils d'un roi d'Irlande et fut reconnu roi par les Ecossais, qu'il avait aidés à repousser les Pictes. Il soutint des guerres continuelles contre les Romains et les Bretons, et mourut après un règne d'environ vingt-cinq ans. — FERGUS II, roi d'Ecosse, mort en 427. Il succéda, en 411, à son aïeul Eugène, et fut en guerre constante avec les Romains et les Bretons. — FERGUS III, roi d'Ecosse de 764 à 767. Il succéda à Eugène VIII, se livra à toutes sortes d'excès et de débauches, et périt empoisonné par sa femme.

FERGUSON, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans la Pensylvanie, à 22 kilom. S.-O. de Bellefonte; 2,000 hab. Mines de fer et de houille.

FERGUSON (David), pasteur écossais, né à Dumferline, mort en 1598. Il est l'auteur d'un ouvrage curieux à plus d'un titre : c'est un recueil des proverbes en usage en Ecosse. Ferguson les arrangea par ordre alphabétique et obtint un grand succès. Son livre fut imprimé plusieurs fois, en 1641, en 1645, en 1706 et en 1785. Une collection beaucoup plus complète est celle de Kelly.

FERGUSON (Jacob), géomètre hollandais, contemporain de Descartes. On a de lui un ouvrage intitulé : *Labyrinthus algebræ* (La Haye, 1667), où il traite longuement de la préparation et de la résolution des équations algébriques. Une partie séparée roule sur les propriétés des nombres figurés, leur décomposition et leur sommation.

FERGUSON (Samuel), poëte et prosateur irlandais, né à Belfast en 1810. Ses premières œuvres, parmi lesquelles on remarque un poëme intitulé *Willy Galiland*, furent publiées dans l'*Ulster Magazine*. En 1832, il donna, dans le *Blackwood Magazine*, le meilleur peut-être de ses ouvrages : la ballade *Fabrication de l'ancre*. En 1834, il commença à fournir des articles au *Dublin University Magazine*, qu'il dirigea pendant quelque temps et auquel il n'a pas cessé depuis de collaborer. Le but qu'il s'est donné : relever le niveau de la littérature de sa patrie et réfuter les plaisanteries trop fréquemment formulées sur la vie privée des Irlandais, apparaît pleinement dans ses *Divertissements des nuits hiberniennes*, et dans les articles qu'il a donnés à la collection des ménestrels irlandais d'Hardiman (1834). Reçu au barreau en